

Jean-Yves Cadoret

AMITIES

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014
Dernière mise à jour le 20 mars 2023

... Et les voix portent dans le soir. Tous les chemins silencieux
du monde sont ouverts.

Saint-John Perse, *Amitié du Prince*

DANS LA LUMIERE DU CHANT

DANS LA NEF

*Un toast à la vieille croix jamais
Autant crever porc*

Jacques Chessex

insolation de tristesse
ne l'aere dolce che dal sol s'allegra

l'épée de la colère transperce mon cœur
crevez
rieurs

à cheval sur un verrat qu'on traîne à l'abattoir
j'agace l'étoile de la Vierge
et tague de croix les belles images
pour desserrer l'étai

ah vieille croix ne crois pas
que me ramèneront au bercail
la peur des marais de boue du cinquième cercle
et les mots noués dans la gorge

plutôt dehors
le labyrinthe de buis
l'odeur du romarin
et le dos voûté de l'amoureuse dans la lumière

NORDE 2

Ici le vent porte désir

Jacques Chessex

entre deux passages d'ombre
portés par le feulement des peupliers noirs
une fente de soleil blanc
apaise un instant le ventre douloureux

moule de chair chaude
épousant intimement le corps
qui se libère soudain de ses bandelettes

l'œil à travers les cils devine
en haut de l'échelle
l'Autre ventre
luisant de suc

pour Gérard Titus-Carmel

*Palm against the sunset's towering sea, and maybe
Against mankind.*

Hart Crane

Sous le triple signe de l'arche, du navire et de la douleur jaillit une parole de bitume, que force l'anneau du poème et que nous voyons de loin tantôt comme une aurore boréale, tantôt comme un grand arbre des tropiques.

L'éternité qui dégoutte dans la mer du Labrador aveugle le chauffeur aux yeux verts de South Street. Un soir de rhum, il te raconte comment le sens de l'heure se perd dans la soute au petit cheval. Et toi, dans sa tête où clignotent les frontières, tu vois le sable s'écouler, tu vois la machine chromée du temps qui s'ébranle.

O steel and stone ! Penché sur tes avirons, tu pleures dans la nuit de Key West les fruits pendants du jardin d'Eden : *but gold was, scarcity before !*

Plus tard, à Mixcoac, t'emporte une tornade de noms magiques : Potomac, Pontiac, Klondike... fleurs d'enfance montées en noirs démons d'eaux froides, qui font à ton inquiétude comme une charpente brasillante. Ou bien c'est à l'aube la cloche de Taxco qui se défait sur toi des draperies de la nuit. Tu cries sous la morsure blanche des étoiles. L'espoir au bout des branches flamboie.

Longtemps la page tremble de mots brûlants, qui proclament la *ventriloquie du Bleu*. On entend vraiment ta voix, verte et bleue, là-haut dans les palmes et les spathes des fleurs, comme d'un animal fourbu aux prises avec un dieu vengeur.

Puis la lumière s'éteint. Au bout d'une lente courbe la palme brusquement retombe.

Ce texte a été publié dans le numéro 87 (juin 2023) de la revue *Diérèse*.

LE BOUEUR

A l'heure chaude, le dos cuivré du jeune éboueur danse devant l'automobiliste d'abord spectateur, puis communiant. Célébration muette du culte des ordures. L'éclair vert sombre des poubelles sur le minium de la benne comme un alléluia.

Boueur, garçon à la belle allure, regarde bien en face l'humanité. Tu es un de ses plus beaux fils. Tu es l'héritier de Phanès. Tu donnes un sens au violent, au dérisoire aujourd'hui.

ANAPHI

Le balcon de la villa Ostria, notre nouvelle demeure, donne sur une crête pelée derrière laquelle surgit l'énorme bloc rose de Kalamos (« le rocher de Gibraltar »), améthyste dans le soir. A droite, l'Egée, amie du vent et de la lumière, procède à ses quotidiennes métamorphoses. Une poule glousse. Un voisin travaille la pierre - on le devine au bruit métallique d'un ciseau qui tombe. Le groupe électrogène du port, allié à la brise de mer, remonte le vallon et repousse le silence. On se croirait dans un poème de Georges-L. Godeau.

SANDBURG

Sandburg, bien sûr, comment n'ai-je jamais fait le rapprochement ? Peut-être à cause de cette *Young sea* que son titre, entre cent autres, m'a fait traduire, mais qui est bien peu représentative des *Chicago poems*, alors que la mer n'est pas le truc de Godeau. Moins happy few (sinon inouï), je me souviens que c'est Tintin qui m'avait rapproché de Liqing sur le belvédère circulaire de la « perle d'orient » à Pudong, et je me demande si aujourd'hui le nom de Godeau serait un liant assez costaud pour faire rougir une habitante du Marais Poitevin, *belle comme un galet*, au vingt-quatrième étage de l'Université de Moscou.

LA PAROLE JUSTE ABREGE L'EXIL ET LA NUIT

Anne Hébert est morte ce samedi à Montréal, à l'âge de quatre-vingt trois ans. Mais elle est pour toujours la jeune femme au cou de cygne photographiée en 1960 devant un chalutier de l'île d'Orléans, page 85 du chaleureux *Poètes d'aujourd'hui* que lui a consacré René Lacôte.



Elle est pour toujours celle qui, au milieu de la nuit toulousaine, m'offrit un feu grégeois d'eau pure :

Qui nomme le feu le voit en face qui bouge

celle qui, alors que je me débattais dans les rets d'Aragon, la première m'alerta sur les dangers de la musique, cette drogue douce qui coupe les mots de leurs racines. C'est avec Anne Hébert que j'ai commencé à écouter mon silence et mon corps, avec son sourire et ses yeux brillants dans le noir du cœur, sa main douce et précise, sa fièvre amoureuse et son intransigeance.

ici
tais-toi

défais
désobéis

accorde-toi au silence
grave de la terre

vibre

redresse-toi

tu es inépuisable

AMITIE D'HERACLITE

du sable monte
une pensée sèche

bruyère
buée de chaleur
que la main
 la voix
conjurent

je retourne à la mer
dans le feu sombre des roses

ZANZIBAR

*Pourquoi, nous diront-ils, chercher, la vie est brève,
Et Allah seul est grand.
Nous ne répondrons pas, car nous, nous ne parlons plus
La même langue.*

Louis Brauquier, *Et l'au-delà de Suez*

Tu n'as pas fait de vieux os à Alexandrie. Ce n'est pas encore cette fois-ci que tu pourras envoyer aux tiens les détails et les descriptions de la ville et de la vie égyptienne que tu leur avais promis lors de ton premier passage. Au fond, ils s'en moquent peut-être, et tu n'as pas que cela à faire, les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt ! ou alors il faudrait que ce soit sérieux, un essai pour la Société de Géographie par exemple, ou une communication au *Bosphore égyptien* - et que cela rapporte un peu.

Car tu es quasiment sans le sou. Tu n'as pas trouvé le moyen d'aller au bout de ton contrat de garde-chiourme sur le chantier du « palais » du gouverneur général au sommet du Mont Troodos – par lequel tu espérais arriver rapidement en bonne position. Les battements de cœur qui t'inquiétaient au début avaient pourtant disparu. Mais tu n'as même pas attendu que l'*Album des scieries forestières et agricoles* (en Anglais) et le *Livre de poche du charpentier* te parviennent à la poste restante de Limassol.

Comme si tu fuyais – toi ou les autres là-haut, comme s'il te fallait mettre le plus de distance possible entre toi et l'Europe aux anciens parapets, dont Chypre est l'île ultime. L'appareillage te fut une délivrance, et tu n'oubliais jamais cette traversée-là dont, à tort ou à raison, je retrouve l'écho dans ta longue lettre du 1^{er} juillet 1889 à Alfred Ilg, où tu imagines le Dedjatch Mékonène dégoûlant dans ses bottes tandis que les djanos de l'ambassade choane flottent sur les bordages...

Ah ! larguer les amarres une bonne fois - les adieux n'ont que trop duré (tu ne t'es d'ailleurs jamais adressé à nous que pour nous dire adieu) - prendre le vent de la mer alexandrine vers l'Afrique, le grand désert où luit la Liberté ravie, forêts, soleils, rives, savanes ! Ce vieux rêve te colle à la peau, impossible de t'en défaire, sauf à aller y voir – et pour cela d'abord le nommer : Djedda, Souakim, Massaouah, Hodeïdah ? Non, ce ne seront là qu'escales nécessaires pour tenter de te refaire un peu, dis-tu.

Vraiment ? Etrange comme tout le monde t'a cru, sur la foi d'une seule phrase. Mais entre ton départ de Chypre, le 20 juillet, et le 7 août, où Trébuchet (ça ne s'invente pas !) te ramasse sur les quais d'Hodeïdah, as-tu vraiment trouvé le temps de chercher à t'employer ? N'est-ce pas simplement le hasard des navires qui t'a fait à ce point rouler la Mer Rouge – en zigzag mais toujours plus au sud, vers cet au-delà de Suez, cet ailleurs de la vie que son nom de journaux illustrés désigne si bien : Zanzibar ?

Te voilà au débouché du canal, sur un vapeur en route pour Djedda. Quel nom, Rimbaud ? C'est important, le nom des bateaux quand on prend un aller simple – j'ai trouvé le *SS Ulysses* sur la toile, de l'Ocean Steamship Company, qui donnait à ses navires des noms de héros de l'Illiade : Ajax, Achille, Hector, Priam... Naufrage

en août 1887 dans l'archipel de Gubal. Va pour l'*Ulysse*. Tu es accoudé à la lisse, entouré d'Arabes sombres et pourtant seul, aérien, au-dessus de la mer incandescente.

En cet instant très bref où je te vois, tu l'as retrouvée - l'éternité. Cela t'arrive encore, même si tu ne le cries plus sur les toits. Et ce privilège, qui est aussi une malédiction, tu le garderas jusqu'au bout, lorsqu'à Marseille au directeur des Messageries Maritimes tu demanderas à quelle heure il pense te transporter à bord – tant qu'il y a de la vie... Maladie très humaine et vaguement honteuse qui n'épargne que les assis (car eux, c'est le naufrage s'ils se lèvent), et qui s'appelle *l'espoir*.

A ce mot tu te redresses et te tournes vers moi, comme si tu avais senti qu'on te regardait. Tes yeux me fixent à travers l'avenir. J'y lis un mélange de défi et de détresse, mais peut-être est-ce ce que je sais de ta vie future qui me le dicte et n'y a-t-il en cet instant que du bonheur dans ton regard - qui m'intimide un peu, pourquoi ne pas l'avouer, bien que je sois de dix ans ton aîné. Il me transperce et me dénude. Nulle place en lui pour la politesse ou la séduction.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il est à l'image de ta poésie, sèche, dense, piègeuse de sens et de lumière. Et qu'il ne faut attendre de lui d'autres cadeaux que l'exigence d'un rêve sans doute trop grand pour moi – comme il l'a été pour toi. Car je n'y arriverai pas seul, Rimbaud, je le sais aujourd'hui, pas plus que toi tu n'y es arrivé. Epaulons-nous, partageons-nous l'ordinaire, et poursuivons la route ensemble vers Zanzibar sans trop prêter foi aux cartes maritimes approuvées.

PARCOURS JAUNE

*Coque noire flottant entre deux portes d'écluses
je repose sur ce lit d'hôtel...*

Tomas Tranströmer

je me souviens du silence que tendaient la neige et le froid
(de la corde du silence près de briser dans l'air d'hiver)
de la lente blancheur penchée comme un lac vers l'ouest et les bois
et du soleil de février entre les deux pins solitaires

je me souviens des lourds oiseaux qui duraient après leur passage
de la neige libanisée sur le territoire des grives
de l'air froissé avant de voir les ramiers puis de l'air plus large
je me souviens de la vie comme un écho de la vie furtive

et je me souviens que la neige avait fondu près de l'hôtel
une escouade de merles sous les pins quadrillaient l'espace
de ses appels codés plus noirs encore dans le soir les mâles
trouaient la pelouse et moi nu sans paroles dans la pénombre

jaune des syllabes de ma langue morte je me souviens
que je trouais l'herbe froide de mes draps comme un merle mâle

AUJOURD'HUI DANS TON LIVRE

Pour Jacques Ancet

nous marchons aujourd'hui dans ton livre
José Ángel

 dans une blancheur
qui doucement va vers la mer

sous le couvert des châtaigniers
un trait net

 hiloires des talus
nous mène d'un pas sûr
vers l'étrave de schiste vert
où le suet lève des lames
et les aiguise
 pierre à faux

l'automne enchante les arbres
aux jours de lumière
il les allège

 et les brillante
petites mers
 ou vitres
au soleil desquelles on voit comme des feux
briller tes mots

tu leur avais dit : « fuyez,
libérez-vous de moi »

- ils ont traversé le miroir
d'où s'est absenté ton visage
tandis qu'*aveugle et sans mémoire*
tu passais lentement
sous l'arc doré
qu'étendait là-haut le vaste automne
comme un hommage posthume aux ombres.

nous marchons aujourd'hui dans ton livre
José Ángel

 MaHaRaL

Maître

de l'indistinct

et sur nos fronts de glaise tes mots *à l'échine animale*
nous donnent souffle

Lecture de José Ángel Valente,
Material memoria et Fragments d'un livre futur

CHANT DE LA LUMIERE

L'ECRIT DU VU

C'est une belle histoire dont je serai le conteur malhabile - qui a pour héros le poète Adonis.

Elle commence un après-midi frisquet d'avril à Paris, du côté des Invalides. Je me rends à la fondation Gulbenkian pour visiter l'exposition *Talismans* : le mot, même transcrit en phonétique (pour saluer les peuples sans écriture ?), /tæ.liz.mən/, ne me dit pas grand-chose, mais le sous-titre en forme de tautologie, « le désert entre nous n'est que du sable », installe une énigme attirante, et Adonis figure parmi les artistes exposés.

On est dans l'art conceptuel, très bavard, qui réinvente l'eau chaude à tous les étages, et en présence duquel j'ai toujours la désagréable sensation d'être pris pour un imbécile – sauf évidemment lorsque je chausse mes lunettes d'économiste pour tenter d'éventer les ruses par lesquelles l'artiste est parvenu à créer de la valeur sur le marché. Malgré la prose du dépliant remis à l'entrée et la longue « théorie du talisman » qui introduit le catalogue (rythmée de « comme si... » qui résonnent comme un aveu de faiblesse), je distingue mal le projet de l'exposition et ce qui relie entre elles les œuvres exposées.

Mais comme toujours en ce lieu de silence, une ou deux rencontres suffisent à mon bonheur – celles qui lèvent l'énigme du sous-titre : le désert entre les êtres n'est pas un mur infranchissable, mais au contraire un mur (une montagne) écroulé par la mer et le vent – le désert est le monde d'où vient l'autre. Ce que disent les vers de Tarek Lakhrissi, dont j'ignorais tout :

*première à avoir traversé la mer
laissant derrière elle un monde
pour donner naissance à l'or
endormi dans nos corps futurs*

Et ce que disent les collages méticuleux d'Adonis : petits objets ramassés au bord du chemin (ce que l'enfant appelle des « trésors »), ayant perdu toute utilité ou signification, mais disposés sur un fond de calligraphie-sable en sorte de faire signe *autre* parmi les signes, de renforcer, d'enrichir (peut-être de nommer) le désert de mots d'où ils surgissent. Par eux du temps apparaît, une mémoire se met à vibrer, une histoire est dite.

[Je colle ici la notice du dépliant de l'exposition sur Adonis : Pour le poète Adonis, on peut comprendre un peuple, une civilisation et une histoire à travers la création. L'histoire fait partie de l'art et non le contraire. Son art est composé de *matériaux*, « pour fabriquer quelque chose qui n'est pas encore sorti ». Il intègre cette matière dans les mots, et un peu de monde dans la matière.]

A ce moment de l'histoire survient un rêve de passage. Je suis dans une petite ville de province, et plus précisément dans la salle de séjour d'une demeure dont la façade donne sur la grand-place. Sur les trois autres murs sont des portes où lire cette indication sibylline :

O
QUEER

J'ouvre celle de gauche et pénètre dans ce qui ressemble à une boîte de nuit déserte. J'emprunte ensuite un long boyau contourné de plastique blanc, très lumineux, et débouche dans une vaste cave voûtée, qui baigne elle aussi dans une intense lumière blanche et au centre de laquelle se dresse un tableau que je reconnais immédiatement :



Il s'agit d'une grande toile de Christian Bouillé, intitulée *L'écrit du vu* – s'inscrivant par sa facture dans la mouvance de la figuration narrative, mais difficilement déchiffrable, *inquiétante* malgré la fraîcheur des couleurs et la légèreté de la touche, à l'image des trop rares œuvres visibles de ce peintre exigeant, dont le nom n'est pas à la hauteur de l'importance de son travail : un jeune adolescent de couleur, nu, de dos, le visage tourné vers la droite, portant d'une main sur l'épaule une bâche (?) pliée bleu noir et de l'autre une cuvette émaillée, en plan pied sur fond jaune de Naples dans le tiers droit du tableau, et dupliqué à peu près au centre des 2/3 gauche, sur fond bistre, mais cette fois partiellement recouvert par des formes et des perspectives complexes – un chapeau mou (?), une coulée de blanc, ce qui ressemble à une photographie de trois personnages, un petit collage d'Adonis... L'ensemble est surimprimé de sortes de prédelles carrées munies de crayons et de stylos, qui pourraient être des fiasques d'alcool, mais aussi bien des paquets de cigarettes, des palettes, des tablettes, des miniK7 ou des carnets...

A l'évidence, comme sur les collages d'Adonis devant lesquels je m'étais attardé à la fondation Gulbenkian, et bien qu'elle parût inextricable, il y avait là une histoire, peut-être même une vie, qui était dite.

J'étais perdu dans mon rêve, balloté dans une bande dessinée délirante, mais dont toutes les clés me revinrent au réveil. Je m'étais en effet documenté la veille au soir sur Tarek Lakhri et avait relu l'article qu'Alain Jouffroy avait écrit sur les collages d'Adonis dans le catalogue de l'exposition qui lui avait été consacrée fin 2000 à l'Institut du Monde Arabe : la petite ville de province, c'était Châtellerauld, où était né et avait grandi Tarek Lakhri avant d'aller passer une année d'étude à Montréal, au cours de laquelle il avait vécu la découverte de la communauté et des clubs queer comme une expérience fondatrice de son travail d'exploration des

marges ; quant à la toile de Christian Bouillé, elle était reproduite à la page 41 du catalogue de l'exposition de l'I.M.A., et j'avais appris que sa rencontre avec l'auteur des *Chants de Mihyar le Damascène*, s'agissant d'un peintre fasciné de longue date par les nomades et les déserts, ne pouvait qu'être féconde (Alain Jouffroy était devenu depuis longtemps l'ami de l'un et de l'autre).

Je ne saurai évidemment jamais le fin mot des « histoires » que raconte Adonis dans ses collages – qui ne sont en rien des illustrations des poèmes arabes anciens qu'il a calligraphiés sur le sable du fond, et qui constituent sa mémoire vive -, et encore moins celui de *L'écrit du vu*, puisque Christian Bouillé n'est plus là pour se confier, mais une chose au moins était claire : *l'écrit* du titre ne pouvait être que le fond calligraphié du collage d'Adonis, remis à l'abri, mais en pleine lumière pourtant, du grand chapeau mou (à l'intérieur du tableau, le collage lui aussi possédait sa cave de rêve...) – ou plutôt *les fonds*, puisqu'au premier se superposaient deux autres, un crème et un bistre, sur lesquels se détachaient à leur tour deux silhouettes tête-bêche, l'une étant comme le négatif de l'autre à travers un miroir déformant, ou un masque de sorcier – une boîte noire. Il y avait là une évidente accumulation de strates, qui témoignait de la durée et des métamorphoses de l'oubli dont toute écriture est porteuse.

Mais qu'est-ce qui, à l'origine, avait été *vu* pour pouvoir déclencher l'acte d'écrire ? Le tableau lui-même, que Bouillé aurait « rétroactivé » à partir du collage (ou dont il aurait extrait une primitive, pour utiliser le langage des mathématiques) – l'adolescent dédoublé du tableau était-il devenu la figure de l'espèce de carte à jouer du collage ? Ou bien un paysage actuel du monde – l'adolescent, semblable à deux et à cent autres, avait-il été photographié dans un camp de réfugiés ? N'était-il pas le poète lui-même, exilé d'un pays acharné depuis des années à massacrer ses enfants (attention : Bouillé a peint son tableau en 2000, les printemps arabes datent de 2011) ?

N'est-ce pas plutôt, par une assez vertigineuse mise en abîme, le visiteur lui-même qui se trouve embarqué dans l'histoire comme dans un rêve dont le sommeil l'aurait privé des clés ? *L'écrit du vu* n'est-il pas alors tout simplement l'histoire du chemin de lumière tâtonnant à laquelle ici je mets le point final ?

LE POISSON-PERROQUET



la mine de plomb tendre
comme un doigt caresse
les pleins sombres des lèvres
des seins et du ventre

les plages vides s'emplissent
de lumière lente
aux déliés percent
des parfums de cacao et de varech

sous le pareu le croissant
de nacre rose patiente
et danse danse un bel ailleurs
où se perdent l'œil et le trait

efface les folles couleurs
des écailles

le poisson-perroquet
qui le voit encore

TEIPO



ce n'est pas sous les palmes
les argents de la lune
qui te font les épaules
plus nues ni plus profondes

les ombres sur ta peau
qu'une inquiétude tend
ou un bonheur

tu regardes ailleurs
mais c'est au fond de toi
que ses lèvres musiciennes
déchiffrent ton corps

tu ressens que son œil
assouvit son désir
et te nomme

Teipo
la seule

[Jacques Boullaire]



l'orage est passé
les feuilles qui dégouttent dans le ciel de traîne brouillent un peu la fraîche
qui éclate de partout [lumière

oubliées la forêt
et les grandes orgues de la mort
ici bosquet
de bouleaux dans leurs premières feuilles
ou pommiers de plein vent avec des fleurs encore

- non
dans l'air et l'éblouissante lumière
sans nom *les arbres*
hors du temps
pareils à des dieux

cette forêt cet orage et ces arbres les aurais-je rêvés
ici comme si d'un feu toujours vivant montait la buée du regard

[Jean Fautrier]

LETTRE A HENRI GIRARD
A LA FACON DE JEAN-PHILIPPE SALABREUIL,
« DANS MA MAISON GELEE QUI S'IMAGINE AVOIR ENTRE LES BRAS
UN NID D'OISEAUX CRIARDS »

*Ma mémoire : une mare.
Miroir boueux : où étais-je ?
Je ne vois pas avec les yeux. Les mots
sont mes yeux.
Voir le monde est l'épeler.
Miroir de mots : où étais-je ?
Mes mots me regardent depuis la flaque
de ma mémoire.*

Octavio Paz, *Mise au net*

je pense à toi Henri
je pense à nous comme à
deux yeux

deux yeux
pour le même regard
qu'embuent les miroloï

je vois des tours de pierre verdâtre
(la photo est passée)
sur une mer furieuse
de résine et d'ailloli
lézard odalisque
vif comme l'enfance
ouverte à la lumière des rêves

je vois les octaves de la lumière
sur la mer maniote

je vois le poids de la vie
dans le nid du verdier

et je pense à toi Henri
qui dans le bois vert de tes tableaux
plante des clous d'or

VIA SALARIA

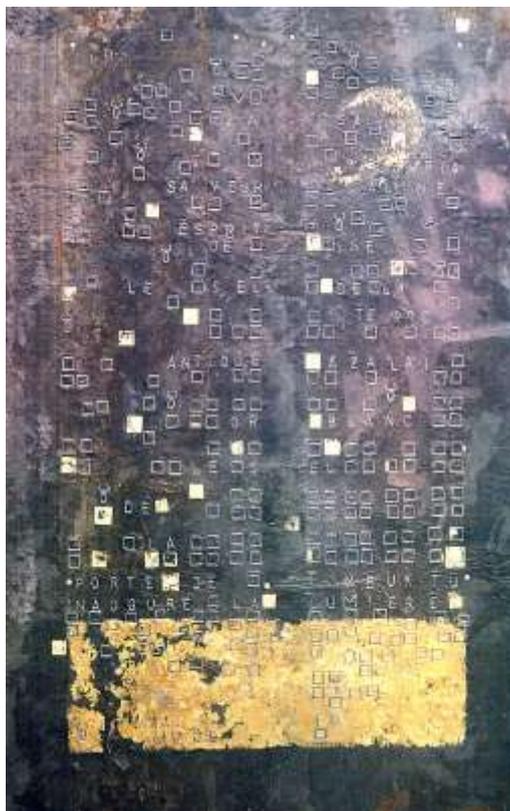
pour Florence Gourier

Après la neige, au bout d'un pays plat, desquamé, lambeaux de prés jaunes couturés de peupliers criblés de gui et de nids de freux (feux grégeois, pointes de feu) sur la peau de lèvre des labours, dans une touffeur de taillis violets que le voyageur inquiet traverse sous le regard de grands rapaces immobiles, arc bandé sur la flèche du bitume micacé, poing qui s'ouvre sur la paume de craie, s'annonce longuement le propylée de la saline. Sous les lourdes colonnes doriques s'ouvre une grotte de blocs chthoniens d'où sourdent des congélations d'eau salée : « Quelles sont ces urnes renversées qui s'offrent à nos yeux ? Ces torrents d'eau qui se congèlent et étendent leurs vagues glacées pour prolonger des ombres que le soleil déplace au gré de l'art ? »

Petites eaux de la Loue ou métaphore de la saumure primordiale ? Le voyageur vibrant de désir franchit le sexe de pierre et, happé par la pupille dilatée de l'oculus au fronton d'ivoire, se retrouve bientôt au centre d'un embryon de cité idéale, au centre du rêve de sphère de l'architecte, où s'élève le temple.

Il ne pense déjà plus à se pincer. Les colonnes en bossage aux assises alternativement rondes et carrées de ce second portique appartiennent évidemment au pays d'au-delà le miroir. Les degrés sont gravés dans un halètement silencieux, il caresse du regard et des doigts la peau nue des pierres, assuré à présent d'atteindre la fin - l'origine.

Au sommet du saint des saints s'ouvre alors, petite mort, la porte de plomb des tables du verbe, arrachées par Florence Gourier à l'aridité et à la nuit du désert :



OR BLANC
LE SEL
DE
LA
PORTE DE TINBUKTU
INAUGURE LA LUMIERE

A cette lumière, en cet instant, le voyageur métamorphosé, grandi, voit que les objets rituels qui trouent l'espace du temple, boucliers murmurants, stèles aux incrustations de mémoire, enfants du sel emmaillotés dans le jute et le roseau, et ces grandes plaques translucides tatouées d'indigo, déployées dans l'abattoir du temps comme les écorchés de Soutine, portent les eaux de ce qu'il n'a cessé de chercher aux bords poudreux de la terre habitable et de la conscience : saxifrages sous le basalte de l'Ódáðahraun et dattes doigts-de-lumière au fond des entonnoirs du Souf, motifs à demi effacés des kérus atacameños et des céramiques sijilmassiennes - preuves de vie dérobées au néant, traces du paradis perdu.

Ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir s'éclaire. Les fragments épars de sa quête s'ordonnent. Le sel a enfanté le sens (« épiphanie du sel », écrit Florence Gourier), les eaux limoneuses de la mémoire accouchent d'une parole limpide - que porte à ses lèvres le voyageur sauvé.

BOIT
A M A
L I C E

ou quatre temps
ENFANCE
ADOLESCENCE
JEUNESSE
ALAIN LE BRAS
(devotion)
d'une autobiographie
d'Alain Le Bras
traduite par Jean-Yves Cadoret
en août 1983

ENFANCE



soif suif flûte chic larme môle
sec sourde frime flaque merle gauche
ghost saouïe enfl' scratch grand stop
vasque ski tackle semble s'ourle pic
chienne

chambre MERE

PERE GRAND

sœur

grand

aiëule grand

C o c t e a u coq aiëul Grand

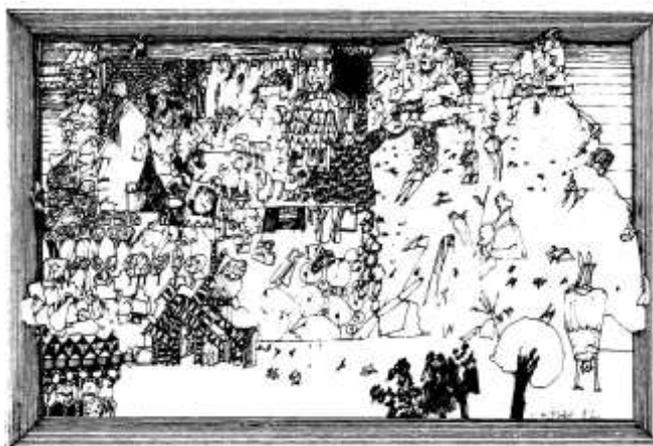
ADOLESCENCE



Le théâtre familial s'agrandit, cohorte d'ancêtres célèbres : loups, savants fous, cardinaux. Entre hérisson et robot le fils hésite. La haine en lui s'affaire : angles droits, rifts secoués d'éruptions hyaloclastiques.

Quelle machine le guérira de la cendre noire des gènes ?

JEUNESSE



Aux gémonies les ancêtres vacuoles !

Sa vraie famille a noms Bosch Ruysdael Ensor Munch Klee Rauschenberg, et dans son beau tableau-vie il ne veut garder de son histoire que l'arbre le pré la mère retrouvée et le télésiège des vagues.

DEVOTION



le navire douleur patrouille
novembre gagne les monts couverts de neige
 mais l'homme transparent comprend les mots étrangers posés
sur les lèvres du matin
il se nomme
et s'incline

NAKHITCHEVAN

(sur un dessin d'Alain Le Bras)¹



Toutes les bêtes sauvages, tous les reptiles, tous les oiseaux, tous les êtres qui se meuvent sur la terre sortirent de l'arche selon leurs espèces...

Le cause avait épongé la crue de cent cinquante jours. Nulle ombre. L'arbre en zinc vibrait à l'aplomb du soleil blanc. Sous le ciel écorché, les animaux purs renâclaient, pressentant le sacrifice. Leurs formes s'inscrivaient dans la lumière minérale comme des idéogrammes dont le calligraphe, né d'une étoile bleue, aurait été sensible à l'horloge géologique.

Ici se rencontrent bêtes concrètes et bêtes abstraites. Le reflux de la mer silurienne découvre un continent de vieux grès rouges, où les êtres de l'arche empruntent aux nautilus fossiles et aux trilobites aveugles mangeurs de boue.

¹ Voici l'histoire qu'a lue Eugène Savitzkaya dans ce dessin : « Pour la quatrième fois les bêtes furent-elles libérées ? Il soufflait du vent chaud, comme sorti du fournil. Elles ne trouvèrent pas tout de suite le sel ni le point d'eau. Elles se jetèrent sur le piment. Voilà que, par-dessus le marché, la fumée se répandit, les enivrant. Elles connurent le sort des bestioles que l'on gaze. Elles se tournèrent les unes contre les autres, oubliant les liens de parenté, la hiérarchie et, surtout, l'obéissance qu'elles devaient au petit maître des lieux, au pâtre, au guide de toujours. L'enfant fut écrasé et mêlé aux coquilles d'œufs, ses cheveux dispersés. A présent, nous haïssons les animaux, même les cloportes, et nous les mangeons avec férocité, bien arrosés de liqueurs. » [revue *Brev* n°1, hiver 1987]

Il a aussi légendé trois dessins de BOITAMALICE, voyant dans *Adolescence* « Le porc épïc et ses frères », dans *Jeunesse* « Ce pays-là » et « Le légume fourmillant » dans *Dévotion*.

REPERES

DANS LA LUMIERE DU CHANT

LES LAMPES PERDUES (Yves Bonnefoy)	Août 2016
DANS LA PLUIE GIBOYEUSE (René Char)	Août 1994
DANS LA NEF (Jacques Chessex)	Avril 2005
NORDE 2 (Jacques Chessex)	Août 2009
<i>Sous le triple signe</i> (Hart Crane)	Nov. 1998
REVENU DU DESERT (André Frénaud)	Mai 1986/Fév. 2014
<i>du barattage de la mer de lait</i> (Gao Xingjian)	Fév. 2009
LE BOUEUR (Georges-L. Godeau)	Sept. 1991
ANAPHI (Georges-L. Godeau)	Juillet 2002
SANDBURG (Georges-L. Godeau)	Oct. 2017
<i>je suis ce bouleau jaune</i> (Paavo Haavikko)	Avril 1989
LA PAROLE JUSTE ABREGE L'EXIL ET LA NUIT (Anne Hébert)	Janv. 2000
LES FEUILLES BLANCHES DES SAULES SOUS L'ORAGE suivi de CINQ LECTURES D'HERBERTO HELDER	Avril 1994/Févr. 2018
AMITIE D'HERACLITE	Juin 1992
MENSONGES (Pierre Mac Orlan)	Juin 1995
PITANCES MAJEURES (Norge)	Mars 1991
SUR TROIS VERS DE FERNANDO PESSOA	Mai 1985
ZANZIBAR (Arthur Rimbaud)	Déc. 1984/Juin 2012
AMITIE DE VICTOR SEGALEN	Sept. 1979
<i>La faim m'a fait sortir dans le monde</i> (Henry David Thoreau)	Nov. 2004
PARCOURS JAUNE (Tomas Tranströmer)	Févr. 1991
AUJOURD'HUI DANS TON LIVRE (José Ángel Valente)	Sept. 2016

CHANT DE LA LUMIERE

L'ECRIT DU VU (Adonis, Christian Bouillé)	Avril 2018
<i>Dans un soir d'orage</i> (Pierre Alechinsky)	Sept. 1998
LE POISSON PERROQUET (Jacques Boullaire)	Déc. 1992
TEIPO (Jacques Boullaire)	Mai 2001
NOIRS, OCRE, GRIS, JAUNES, BRUNS (Félix Denax)	Oct. 1979
FORÊT, ORAGE VIOLET, LES ARBRES (Jean Fautrier)	Déc. 1997/Nov. 2014
LETTRE A HENRI GIRARD A LA FACON DE JEAN-PHILIPPE SALABREUIL	Mars 1991
DANS LE LIVRE D'OR D'HENRI GIRARD	Août 1997/Juil.2007
VIA SALARIA (Florence Gourier)	Mars 1996
PAYSAGE FEMININ BLEU (Antonio Guansé)	Avril 1980
<i>Alice, Oléron, L'herbe...</i> (Etienne Hadju)	Août 1981
ESPACE ETIRE (Babor Heritesz)	Janv. 1980
RETOUR AUX FEROE (Per Kirkeby)	Sept.2015
BOITAMALICE (Alain Le Bras)	Août 1983
NAKHITCHEVAN (Alain Le Bras)	Mai 1987
ESPRITS DE CORPS (Marta María Pérez Bravo)	Nov. 2013
SOUS L'AILE D'OMBRE, L'ÊTRE NOIR (Odilon Redon)	Avril 1989
SENTENCES PARALLELES POUR XUGU	Avril 2013